

Paris, 2016, sur la ligne 7 du métro

— **J**e ne vais pas rester... Je ne peux pas. Je vais partir, je suis décidée.

Cette phrase lâchée solennellement, comme un aveu teinté de transgression, l'extirpe définitivement de sa lecture. Depuis la station Cadet, Jeanne essaie de venir à bout du même paragraphe, mais l'échange entre les deux femmes qu'elle côtoie depuis le début du trajet la maintient dans un état de déconcentration persistant.

Elle cesse de feindre d'être absorbée par son livre, le range, et s'abandonne, avec un curieux soulagement, à l'histoire de cette voyageuse qui livre à sa voisine ses déboires professionnels. « Depuis son arrivée, elle m'en fait voir de toutes les couleurs, j'ai complètement revu mon organisation, je me suis adaptée à ses humeurs chaque jour différentes, j'ai fait, défait et refait ce qu'elle me demandait, je deviens folle. Depuis qu'elle est là, j'ai l'impression que je ne suis plus bonne à rien. »

En focalisant encore davantage son attention, Jeanne arrive à dessiner les contours du décor. La femme travaille dans un hôtel prestigieux dans lequel elle assume vraisemblablement des responsabilités assez importantes. Son interlocutrice parle peu. Elle acquiesce ou au contraire, marque sa désapprobation par d'infimes signes corporels. Sans les regarder, Jeanne ne perd pas une miette de leurs

échanges. La voix de la première traduit une émotion contenue et quelque chose qui ressemble un peu à de la peur. La seconde a un timbre de voix grave. Elle semble parfaitement comprendre les enjeux de la situation. Un peu avant la station Opéra, la narratrice annonce qu'elle est arrivée. À la manière qu'elles ont de se saluer, « Bonne continuation », Jeanne comprend que les deux femmes ne sont pas si proches que cela. La distance qu'elle perçoit dans leurs au revoir tranche avec la proximité et l'intimité qu'elle avait ressenties jusqu'à présent. Les portes de la rame se referment. La confidente de la femme qui vient de disparaître sur le quai inspire profondément. Jeanne se surprend à en faire autant. Elle espère que la malheureuse parviendra à s'échapper du nid de guêpes dans lequel elle semble s'être engouffrée.

Quelques secondes plus tard, le ronronnement de la rame a repris toute sa place. Le dialogue entre les deux femmes s'est échappé comme un courant d'air. Pyramides. Elle descend à son tour. La tête soudainement vide.

Avenue de l'Opéra. Nouveau tourbillon de bruits, de couleurs, de vies. Une brise fraîche lui procure un frisson, elle remonte le col de sa veste comme un réflexe, repositionne son foulard et suit le trottoir. L'histoire de la femme du métro refait irruption, chatouille ses pensées comme un serpent, s'enroule autour d'elle. Elle a déjà beaucoup de personnages, toute une galerie même, il vaudrait mieux qu'elle cesse d'agrandir le cercle, mais la « femme-opéra » insiste, frappe encore à la porte, doucement, alors elle décide de la laisser entrer.

Elle se rappelle qu'elle l'a croisée au moins trois fois ces deux dernières semaines. Elle est partie plus tard que d'habitude, et elle a pris le métro toujours en début de rame. Elle a dû tomber dans le créneau de ses habitudes et c'est sans doute la raison pour laquelle son image a fini par laisser

une empreinte ce matin. Elle accélère le pas. Il faut qu'elle trouve un nom. L'étape du nom est toujours amusante. Et décisive. Elle regarde autour d'elle, lit les enseignes des boutiques, les affiches sur les murs, les publicités sous les arrêts de bus et sur les colonnes Morris... Marie et Sophie. Marie-Sophie. Un nom composé, chic, un peu précieux et hors du temps, élaboré, sophistiqué, mais joyeux aussi. La femme-opéra s'appellera Marie-Sophie. Une fois le prénom choisi, Jeanne sait qu'elle dispose d'un peu de temps. Elle laisse sa nouvelle compagne s'installer dans un coin de son imagination, entre la jeune fille frêle au gros cartable, Manon, et la grand-mère qui vend des gaufres, Camélia. Elle la retrouvera plus tard. Ce soir. Ou demain. Elle est très en avance, mais un peu moins que d'habitude. Elle jette un œil à la terrasse qui se situe face à la boutique, hésite, croise le regard du serveur qui lui fait un signe de la main en lui désignant la table à laquelle elle s'assoit presque tous les matins, elle lui signifie d'un geste qu'elle n'a pas le temps, et elle s'engouffre dans l'alcôve qui dissimule l'entrée de service de la boutique.

Jeanne est « assistante-chez-Paul ». Ouvrir le salon est la première de ses responsabilités. Une succession de gestes qu'elle organise comme un ballet : déverrouiller les trois serrures, retirer le code de l'alarme, lever les rideaux, laisser l'air entrer, refermer à temps pour que la fraîcheur ne s'installe pas trop non plus, vérifier que tout est parfaitement propre, relever les mails, les messages téléphoniques, disposer les journaux du jour à leur place, mémoriser les principaux titres, ou écouter les revues de presse, se mettre au courant quoi...

Une petite demi-heure où elle jouit de l'endroit parfaitement seule.

Paul n'est pas coiffeur. Il est styliste-visagiste. Il ne fait pas de couleurs, il propose des nuanciers de crèmes colorantes adaptés à chaque grain de peau. Ses coupes de

cheveux sont personnalisées, ses produits sont bien sûr naturels, et ses tarifs proprement indécents.

Parce que chez Paul on ne vient pas se faire couper les cheveux.

On vient profiter du concept de beauté-sur-mesure.

Chez Paul, l'assistante ne prend pas des rendez-vous, elle glisse acrobatiquement des créneaux entre deux clients. Elle ne gère pas les stocks, elle les adapte à l'agenda, et elle ne s'arrête pas aux produits de beauté. Elle veille notamment à ce que la gamme des capsules de café soit toujours parfaitement complète pour ne pas être prise au dépourvu si toutefois on lui demande un Rosabaya de Colombia ou un Dulsão do Brasil. Elle doit aussi s'assurer que l'institut pourra à toute heure se faire livrer les subites envies salées ou sucrées de ses clients. Quand on est « assistante-chez-Paul », on connaît les desserts à la mode, on participe au bouche-à-oreille qui fait et défait les réputations en suggérant une carte ultra-sélective qui ne pardonne aucun faux pas. Être « assistante-chez-Paul », c'est aussi savoir que l'on ne propose pas dans la même journée un rendez-vous à Mme Gillepain et à Mme Jounoy. Parce que la première ne vient jamais sans son bichon, et que la seconde est allergique aux poils de chien, ou à Mme Gillepain, on ne sait plus, depuis le temps. Avant chaque début de journée, l'« assistante-chez-Paul » briefe les coiffeurs, non, les stylistes, de l'actualité des têtes qu'ils auront entre leurs mains. Mme Brunit va marier sa fille aînée, il y a un article dans *Gala* ; la société de M. Pyhtuit est en train de se faire racheter, *Les Echos* en parlent depuis trois jours ; surtout ne pas demander à Carole Jouartes comment elle va, son petit ami serait parti avec une autre, pas de source officielle ; et Laura Juliot a été parfaite sur *France Inter* la semaine dernière, c'est la première cliente de la journée, ne pas oublier de lui en parler... etc. Et passé ce

moment-clé de la journée, l'« assistante-chez-Paul » doit vaquer à l'exercice de ses fonctions avec une discrétion absolue, et faire en sorte que personne ne s'aperçoive qu'elle est là.

Un métier pour lequel elle doit déployer des ressources invraisemblables sans jamais sourciller ni se mettre en valeur. Un drôle de métier à défaut de ne pas être vraiment un métier drôle.

Autant dire que sa licence de droit, son diplôme supérieur de comptabilité et de gestion et son master « pratique contractuelle et contentieux des affaires », avec leurs cortèges respectifs de stages accumulés ces dernières années, ne la destinaient pas à travailler dans un salon de beauté. De haute coiffure, pardon.

Autant dire aussi que son CV est désormais un spécimen d'originalité et qu'elle serait bien en peine de mettre en avant les « compétences transversales acquises » au fil de cette expérience professionnelle hors norme, si d'aventure elle voulait un jour trouver un travail un peu plus classique.

Il y a quatre ans que Jeanne est « assistante-chez-Paul ». Un travail qui lui est tombé dessus à l'issue d'une succession d'événements désordonnés. Le fruit d'une série de coups de tête et de hasards, une décision invraisemblable, pour quelqu'un comme elle, comme un réflexe de survie qui s'est déclenché après le drame.

Quatre ans déjà qu'elle jongle avec toutes ses vies ; celle du salon, avec ses frasques, ses brillants, sa sophistication, et sa superficialité un peu aussi ; celle de Belleville, où elle vit dans une simplicité qui lui ressemble, mais aussi dans une solitude un peu envahissante, malgré Maëlle..., ou pour Maëlle, peu importe ; celle de ses personnages et des histoires qu'elle invente à tour de bras et qu'elle couche sur le papier la nuit et le week-end, et qui la soulage un

peu de son isolement. Et puis sa vie d'avant... Toujours là elle aussi.

Elle remplit la bouilloire, la branche, et va chercher sa tasse. À côté de celle-ci, rangée à sa place habituelle, il y a un paquet rectangulaire, enveloppé dans un joli papier rouge et sur lequel repose une carte postale. Elle sourit, retourne le carton coloré et déchiffre les mots qui ont été couchés d'une écriture qui semble pressée mais dont le contenu révèle toute la délicate attention qui lui est adressée. Elle lit le texte deux fois, s'en amuse et s'en émeut aussi un peu. Une seconde enveloppe, plus petite, est posée sur le paquet au papier rouge, ses doigts devinent qu'elle renferme un petit objet. Il est écrit à la main : *Un indice permettant d'accéder au contenu du paquet.* Elle décachette l'enveloppe et sort l'objet en question, elle le regarde, l'observe sans oser comprendre, puis elle réalise subitement ce qu'elle a sous les yeux et elle perd connaissance.

*Quatre ans plus tôt. La vie d'avant.
Dernière semaine à Fécamp.*

Huit heures. Jeanne était à la tâche depuis plus de trois quarts d'heure. Une journée hors du commun débutait. Elle dévoilerait son lot de surprises au-delà de tout ce qu'elle aurait pu parier.

Elle assistait au ballet de la numérisation des pièces de son dossier depuis une demi-heure. Plus de trois cents pages de documents, trois cent quatorze très exactement, comme l'avait attesté le PV de réception des originaux. Sans lâcher le scanner des yeux, elle pensait, déjà lasse, qu'il lui faudrait ensuite procéder à une copie papier de ces mêmes documents, puis vérifier, ordonner, classer, relier l'ensemble. Adossée contre la Canon, elle se dressa sur la pointe des pieds, attrapa la tasse qu'elle avait posée quelques minutes plus tôt sur l'étagère, la porta à sa bouche, avala avec peine une gorgée de café déjà froid, tellement amer qu'elle en grimaça, et la reposa à son emplacement initial. La chaleur était oppressante dans ce local sans lumière naturelle directe. Le soleil se faufilait à travers les lames des stores mais ses rayons s'arrêtaient au seuil du bocal à copier. La machine se tut. Elle reprit la pile des originaux et lança la copie papier. Dans deux cent cinquante-cinq... deux cent cinquante-quatre... deux cent cinquante-trois pages... elle irait au premier étage se servir un expresso,

un double, brûlant, sans sucre. Elle imaginait déjà la sensation de chaleur qui coulerait en elle et qui effacerait pendant quelques secondes l'immense fatigue qui avait pris possession de son corps et qui lui semblait grandir au fur et à mesure qu'elle accomplissait cette tâche éreintante.

Pour le moment, il lui fallait patienter, retenir encore quelques minutes son attention, ne pas quitter les originaux, veiller sur eux, jusqu'à ce qu'ils retournent en sécurité, au coffre. Un dossier compliqué, lui avait-on dit. Une rare opportunité pour une stagiaire, même en dernière année. Elle s'était retenue de sourire. Décortiquer les contrats de travail, les baux, les échéanciers de remboursements, les bulletins de paye, les contrats d'assurance, les factures, les avoirs, les déclarations en tout genre, sociales, fiscales, commerciales, immobilières, de cette société, n'avait rien de plus compliqué que tout ce que l'on avait pu lui confier tout au long de ses dix mois de stage. Compliqué n'était donc pas le mot. Sensible était plus juste.

Dossier sensible en premier lieu parce que le directeur de cette société, l'entreprise PB, portait le nom de l'associée principale du cabinet. Ce cabinet pour lequel elle était en train de faire des photocopies en buvant du café froid depuis sept heures du matin... Un membre de la famille donc, mais personne n'avait cru pertinent ou utile de préciser à Jeanne son lien de parenté avec la grande patronne. Sensible ensuite, parce que l'URSSAF venait d'annoncer sa venue, et que le commissaire aux comptes avait émis des réserves quant aux comptes de l'exercice précédent et différé la certification de ceux-ci.

Un euphémisme donc, que de parler d'enjeu de taille pour PB.

Il l'était également pour Jeanne. On l'avait mise dans les pattes d'une « avocate-de-Paris » pour l'occasion. Si son travail auprès du magistrat était reconnu pertinent et valide, on lui promettait un contrat. Un salaire. Stable. La

fin des petits boulots pour compléter la maigre indemnité de stage. La possibilité de signer un bail locatif, affranchie des cautions que sa situation précaire exigeait depuis plusieurs années. Accéder à une véritable autonomie, enfin. Alors quelle importance accorder à ce goût infect de café froid qui persistait à polluer son palais et au bourdonnement assommant du photocopieur ?

Celui-ci arrivait à la fin de son repas. Il digérait désormais les avis de commissions de sécurité, les contrats avec les prestataires de vérification d'incendie, d'ascenseur, les comptes rendus de CHSCT, tout ce qui avait trait à la sécurité des salariés et des visiteurs. Jeanne avait été chargée de tout relire, de chercher la petite bête avant de soumettre le dossier à l'avocate mandatée pour rendre la société irréprochable sous tous les angles réglementaires en vigueur. Depuis trois semaines, elle avait travaillé d'arrache-pied. Le jour J était enfin arrivé. L'avocate n'allait pas tarder à arriver et elle ignorait la stratégie qu'elle choisirait. Ou bien elle recueillerait ses pré-conclusions et préconisations puis repartirait avec le dossier pour peaufiner l'audit et rédiger les actes manquants, ou bien, et c'était l'option la plus plausible, elle s'emparerait uniquement des copies, se forgerait sa propre opinion, et consulterait l'avis de Jeanne a posteriori. Quelle que soit la méthode, elle avait besoin de ces photocopies, et c'est la raison pour laquelle elle se retrouvait, le teint blafard, la mine défaite et de superbes valises sous les yeux, à surveiller la Canon à cette heure-ci. Elle avait déjà réalisé une copie complète du dossier lorsqu'on le lui avait confié, afin de pouvoir l'annoter, le surligner, le tordre sans précautions ni scrupules dans tous les sens pour mieux s'en imprégner, il était exclu qu'elle remette cette matière première à l'état brut entre les mains de la professionnelle renommée qui allait le prendre en charge.

Son avis et ses propres remarques étaient désormais compilés dans une note de synthèse d'une demi-douzaine

de pages. Chacune d'entre elles renvoyait avec méticulosité et précision à la pièce concernée annexée en fin de document. À force d'être contrôlée par tout le monde, la société PB avait considérablement évolué et régularisé un certain nombre de dysfonctionnements. En dehors des réserves qui avaient conduit le commissaire aux comptes à refuser la certification des comptes, elle avait donc relevé des anomalies qu'elle estimait mineures et facilement modifiables.

Dans l'annexe qu'on lui avait demandé de réaliser sous un angle orienté business plan, elle avait finalement retiré la remarque concernant le nom de la société. Elle était dans un cabinet d'avocats corporate, pas dans une boîte de marketing. Et comme elle ne parvenait décidément pas à trouver le moindre soupçon de crédibilité au nom qu'on lui imposait d'avoir sous les yeux toute la journée, elle avait opté pour une stratégie plus discrète, et l'avait rebaptisée dans l'intégralité de ses mémos PB. Parce que « Pur Beurre », non, ce n'était pas possible de garder son sérieux avec un nom pareil. Même pour une marque désignant un fabricant et distributeur de pâtisseries.

Plus qu'une page. Enfin la Canon se tut. Elle récupéra la liasse originale, la rangea dans une pochette cartonnée, mit celle-ci sous son bras, fit de même avec la version copiée, et envisagea un court instant de laisser l'ensemble sur son bureau pour aller enfin se chercher son café. La procédure spécifique de cette mission voulait qu'elle remette sans tarder les pièces au coffre. Sauf qu'elle n'y avait pas accès, et que l'assistante juridique qui lui avait ouvert le sésame une heure plus tôt avait disparu de la circulation. En attendant qu'elle revienne, elle imprima ses conclusions, les ajouta à la pile copiée, retourna à son bureau vérifier qu'elle avait bien reçu les pièces numérisées par mail, et enregistra celles-ci sur le serveur sécurisé. L'assistante ne redescendait toujours pas. Elle loucha sur les deux pochettes

cartonnées. Que pouvait-il bien se passer après tout ? Elle avait vraiment très envie d'un café. Elle se décida à monter avec ses deux dossiers sous le bras, à cause d'une vague superstition qui lui chuchotait à l'oreille que si elle lâchait prise maintenant sur les précautions procédurales après les avoir respectées à la lettre tout ce temps, un imprévu indésirable n'allait pas manquer d'arriver.

À l'étage, la fourmilière commençait à s'agiter. Trois personnes discutaient près de la Nespresso. De jeunes collaborateurs, dont les mines creusées contrastaient avec l'enthousiasme qui s'échappait de leurs échanges. Rires sonores, clins d'œil, tapes dans le dos, « À tout à l'heure, courage, ça va le faire ! ». Elle se sentit, plus encore que les fois précédentes, complètement étrangère à la scène qui se jouait sous ses yeux. Elle était transparente, personne n'avait répondu à son bonjour... Elle ne maîtrisait aucun des codes de communication, essentiellement non verbaux, qui permettaient d'entrer dans le cercle. Plus inquiétant sans doute encore, elle n'avait pas spécialement envie d'y entrer... Elle se posta devant la machine, choisit une capsule verte, l'inséra et regarda le liquide noir remplir le mug blanc qu'elle venait de poser.

— Jeaaaaanne ! Mais qu'est-ce que tu fais avec ces pochettes sous le bras ?

Elle sursauta. Elle n'avait pas entendu l'assistante arriver dans son dos.

— C'est le dossier PB. Je t'attendais pour le remettre au coffre.

— Tu as peur que quelqu'un te le vole ? lui susurra-t-elle d'un œil malicieux.

— Bah... Non... Mais il ne doit jamais être à portée de vue ou accessible à des personnes non autorisées.

— Tu peux peut-être quand même le poser sur la table pendant que tu prends ton café. Il ne va pas s'envoler !

Jeanne sourit. Pas très à l'aise. Elle se sentit ridicule.

— Oui, tu as raison. Je suis parano.

— Un peu, oui. Bon je redescends, je t'ouvre le coffre quand tu veux.

Tout avait commencé à se dérégler à ce moment-là.

Un simple geste amical de la part de l'assistante.

Un sursaut exagéré de la sienne.

La fatigue sans doute.

Ses bras cessèrent de maintenir les dossiers et déclenchèrent la chute des pochettes en carton.

Son mug lui échappa et rejoignit le sol également. Comme au ralenti. Avec ce nectar tant convoité qui semblait aller au-devant, inexorablement, des chemises à rabat.

Le choc final. La porcelaine se brisa sur le parquet. Le café se répandit sur les dossiers, s'infiltrait déjà dans les cellules du carton, des feuilles de papier, et noyait les caractères dactylographiés de chacune des trois cent quatorze pages de son dossier.

Une seconde s'écoula. Elle dura une éternité. Le temps de comprendre que les conséquences de cette maladresse pourraient bien être extrêmement lourdes. Jeanne se baissa, prit la pochette du dessus qui n'était plus qu'une masse molle et chaude, et resta ainsi accroupie sans rien dire, figée sur son avenir qui sans doute dégoulinait avec le café vers le sol. L'assistante était restée debout, coite. Elle s'agenouilla à son tour, ramassa l'autre pochette qui était tombée un peu plus loin et qui semblait avoir été davantage épargnée par le tsunami de café. Elles se regardèrent l'une et l'autre sans rien dire pendant quelques instants, puis Jeanne osa poser les yeux sur l'objet que tenait sa collègue dans ses mains.

— Je crois que j'ai ruiné les originaux. Ils étaient dans la pochette jaune.

— Merde.

— Je vais voir ce que je peux sauver.